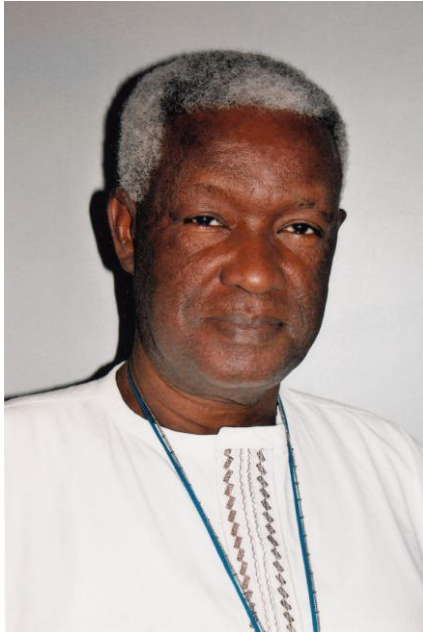


# Mensonges, mystification et convictions racistes du colonisateur belge



*Mwalimu MUREME Kubwimana,  
Statisticien-historien-économiste et politologue rwandais,  
Représentant du modèle « Mgr Alexis Kagame et Mureme »*

*Pour commander ses livres : prière de bien vous adresser à l'Harmattan <http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?naviq=catalogue&sr=7>*

## **A. Introduction**

Il existe, en français, un proverbe qui dit : « *Les bons comptes font les bons amis* ». Il existe un autre qui dit : « *Les crimes secrets ont les dieux pour témoins* ». Il existe, en Kinyarwanda, un proverbe qui dit : « *Akababajje umutima kazindura amaguru = Qui veut atteindre le but qu'il s'est assigné n'épargne pas ses forces* ». Il existe un autre qui dit : « *Ukuli guca mu ziko ntigushye = La vérité passe dans le feu et ne brûle pas* ».

On veut reconstruire une société détruite, désarticulée, déstructurée, dominée, malade et traumatisée. Cela va sans dire que ce chapitre est absolument nécessaire pour l'élaboration du 5<sup>ème</sup> projet de société rwandaise. D'emblée, pour mettre sur pied ledit projet, l'arrêt de la spirale de la violence rwandaise est une condition primordiale. Or, il est impossible d'arrêter la spirale de la violence rwandaise si l'on ne comprend pas ce que c'est le colonialisme belge, l'Akazu et l'Igisuti ou si l'on nie leur existence. Toujours est-il que la Théorie de la spirale de la violence rwandaise est une condition

nécessaire et que l'élaboration du 5<sup>ème</sup> projet de société rwandaise se base sur cette théorie indispensable. On veut relever et réanimer un peuple qui s'est évanoui par suite des coups coloniaux belges trop durs. Dusse-t-on être critiqué, on le dit et on le redira jusque dans l'au-delà. Le colonisateur belge a fait un tort immense au peuple rwandais. Néanmoins, on ne cherche pas des coupables. On explique simplement les phénomènes sociétaux rwandais. Il est donc absolument nécessaire de condamner les mensonges, la mystification et les convictions racistes du colonisateur belge.

Pour ce faire, on va observer la machine de propagande colonialiste belge, analyser la théorie coloniale belge du développement jusqu'en 1950, étudier les théories du développement de l'entre-guerre en général et analyser le plan décennal belge de développement économique, social et politique du Ruanda-Urundi. Le but de ce chapitre est de pouvoir répondre à deux questions qui se posent généralement à ce sujet. Les voici :

- ***Existe-il au Rwanda une œuvre réalisée par le colonisateur belge ? Non !***
- ***Alors, pourquoi le colonialiste belge se vante-t-il des exploits qu'il n'a jamais réalisés au Rwanda ?***

Enfin, il est à bien noter que les références bibliographiques seront citées au fur et à mesure.

## **B. Qu'est-ce qu'une théorie et comment la construit-on ?**

Par définition, d'après les manuels de recherche en sciences sociales, toute théorie part de l'observation des faits. Lorsqu'on veut observer les phénomènes, les faits, collecter des informations, il faut un choix. La matière est complexe. Il faut d'abord la classer en éléments pertinents et moins pertinents. Dès lors qu'on jette un regard, un choix va s'opérer : « *L'observation d'un segment de la réalité sociale sans préconception n'est pas possible et n'est scientifique que si elle est une réponse ou élément de réponse à une question* ». La connaissance scientifique ne naît pas d'elle-même, mais comme solution à une question. Le point de départ de toute démarche scientifique, c'est donc savoir poser des questions. La théorie, c'est une série de solutions aux questions qu'on pose à la réalité sociale étudiée. Une théorie est toujours à priori. La réalité est souveraine et doit le rester. Entre la théorie et l'observation, il y a un va et vient constant. On fait des hypothèses, on observe la réalité avec cet instrument. On revient à la théorie en corrigeant la théorie à partir de ce qu'on a observé. On améliore la théorie et on revient à l'observation. La théorie est toujours provisoire, sujette à des révisions. Il n'y a pas de théorie définitive, figée, sinon on tombe dans un champ dogmatique (par exemple la Théologie).

Cela étant dit, comment est-ce qu'on construit une théorie ? D'abord, il est à savoir qu'une science sociale qui serait complètement exogène n'est pas envisageable. G. Myrdal dit : « *Toute vue présuppose l'existence d'un point de vue. La recherche, comme toute activité opérationnelle, va avoir un point de vue. On peut jeter un coup d'œil à la même réalité sociale et avoir une attention portée sur des éléments différents* ». Le problème qu'on a dans les sciences humaines est différent de celui

qu'on a dans les sciences exactes. Dans une démarche scientifique dit Piaget : « *L'homme est à la fois l'objet et le sujet* ». Le sujet peut être modifié par le phénomène étudié et d'autres sources de modification peuvent survenir par rapport à ce phénomène. Chaque chercheur a lui-même ses préconcepts. Le cadre théorique qu'il va utiliser va être formé par toute une série d'éléments qui tiennent plus à l'histoire personnelle du chercheur qu'à une démarche objective. Appuyé sur ce cadre théorique, on se pose une bonne question de départ. On formule une problématique. On fait des hypothèses, c'est-à-dire des théorèmes qu'on accepte d'office pour ne pas avoir à les redémontrer. Jadis, ils ont été démontrés par d'autres chercheurs. Enfin, on va sur le terrain chercher des solutions aux questions de départ, muni des hypothèses de travail et du matériel et outillage de travail.

C'est ainsi que la problématique du Développement a évolué dans le temps. Les théories du Développement ont également évolué dans le temps. La vision qu'on a des problèmes de Développement varie dans le temps et suivant l'échelle à laquelle on observe les problèmes (perspectives globales, continent, champ d'observation restreint, etc.). Donc, tout dépend considérablement de l'unité spatiale qu'on va considérer, du point de vue auquel on se place. On peut considérer les phénomènes de Développement de différents points de vue et la perspective sera extrêmement différente. Donc, lorsqu'on observe n'importe quel problème, quel est le point de vue qu'on adopte ? Le point de vue qu'on adopte, c'est le regard que l'on porte sur les réalités qui nous entourent. C'est lui qui conditionne les travaux de recherche et la théorie qui en découlera. Chacun regarde avec des lunettes différentes suivant sa culture, son éducation, son expérience de vie, etc. C'est le point central auquel il faut réfléchir, dès lors qu'on aborde l'analyse de la réalité sociale.

En bref, le présent ouvrage a pour but d'élaborer le 5<sup>ème</sup> projet de société rwandaise, c'est-à-dire de bâtir une théorie du Développement économique, social et culturel du Rwanda. L'unité spatiale, c'est donc le Rwanda. Notre point de vue, c'est le modèle « Mgr Alexis Kagame et Mureme ». Notre courant idéologique, c'est le centrisme révolutionnaire rwandais. Il est donc à faire remarquer que le modèle « Mgr Alexis Kagame et Mureme » est une analyse scientifique de la réalité sociale rwandaise faite par des Rwandais centristes révolutionnaires. Voilà pourquoi on appelle ce projet de société rwandaise, le projet centriste révolutionnaire rwandais. Ce n'est pas un message divin. Ce n'est pas la parole révélée. C'est une estimation pour un degré de confiance de 95 % et avec un risque d'erreur de 5 % de la Réalité rwandaise qui, par définition, est inconnue. Personne n'a jamais vu la conscience nationale rwandaise et personne ne la touchera jamais. Personne ne pourra jamais la palper et dire aux gens : « *la voici* ». Pourquoi ? Le Rwanda est un État-nation unitaire millénaire et son épaisseur culturelle et historique est extrêmement considérable. Les systèmes rwandais de représentation du monde sont extrêmement vastes. Il est donc impossible à un humain de détenir cette vérité à 100 %. Cette vérité est une asymptote vers laquelle on tend de plus en plus, mais qu'on ne touchera jamais tant qu'on est des hommes en chair et en os. Notre corps physique est grossier. Donc, notre théorie n'est pas parfaite. Après tant de précautions oratoires, on peut donc entrer dans le vif du sujet.

## C. La machine de propagande colonialiste belge

La machine de propagande colonialiste belge à usage international est tout un ensemble de mensonges, de mystification et de convictions racistes du colonisateur et du néo-colonialiste belge.

Depuis très longtemps, le modèle colonial belge d'Histoire du Rwanda claironne que le Rwanda est un tout petit pays créé de toutes pièces par les Européens moyennant le regroupement de minuscules royaumes : Rwanda ancien (= Nduga), Bukunzi, Busogo, Buhoma, Murera, Bukonya, Bushiru, Cyingogo, etc. D'après ce modèle bidon, ce Rwanda ancien se réduit au Nduga et a été fondé par Ruganzu II Ndoli. La Belgique y a trouvé des Hutu, des Tutsi et des Twa. Les problèmes Hutu-Twa / Tutsi étaient réels. Le Rwanda était un petit pays qui ne savait pas se prendre en charge et qui avait eu la chance d'être organisé par un éducateur civilisé, mais qui n'en a pas profité. Le modèle s'appelle en Kinyarwanda « *Ingengabitekerezo mbiligi ya Mpatsibihugu* ». Voilà donc les schémas mentaux avec lesquels le colonisateur belge a tyrannisé le Rwanda durant 46 ans.

C'est un modèle qui veut détruire la culture rwandaise. C'est un modèle tronqué et boiteux, étant donné qu'il refuse arbitrairement de traiter de la période coloniale allemande et belge, allant de 1900 à 1962. Appartiennent à ce modèle Jan Vansina, Marcel D'Hertefeldt, Jean-Jacques Maquet, André Coupez et Machin Chouette. De tous les chercheurs coloniaux ou néo-colonialistes belges, le plus destructeur de la culture rwandaise est Jan Vansina. D'après le modèle colonial belge, l'Histoire du Rwanda ancien est nécessaire et suffisante pour comprendre le présent. Or, cette Histoire du Rwanda ancien qu'il raconte n'est qu'un roman historique n'ayant absolument rien à voir avec l'Histoire du Rwanda ancien. C'est un modèle basé sur des récits historiques « *Ibitekerezo* ». De plus, ces récits historiques n'ont été collectés qu'entre 1957 et 1962, sous l'égide de l'Institut colonial belge pour la recherche scientifique en Afrique centrale (IRSAC) et sous contrainte (bon gré, malgré). Ce fut une drôle de recherche scientifique. Cette campagne a été plus perçue comme un pillage du patrimoine culturel rwandais qu'une recherche scientifique. Jan Vansina plagie Mgr Alexis Kagame Se-Mateka, alors qu'il prétend le critiquer. Et en plus, il plagie trop mal. Ce modèle lutte avec acharnement contre le modèle « Mgr Alexis Kagame et Mureme » et cherche par tous les moyens à le dénigrer. C'est un modèle qui a peur de mourir, étant donné que les jeunes chercheurs ne s'intéressent pas à ce modèle périmé et dépassé.

Ce modèle romance l'Histoire du Rwanda ancien, puis saute directement sur le Rwanda contemporain et conclut que le drame rwandais actuel trouve son origine dans la situation chaotique précoloniale. La colonisation belge, dit-il, n'y est absolument pour rien. Ce n'était pas de la recherche scientifique. C'était du pillage de patrimoine culturel rwandais. La recherche coloniale belge n'avait aucune valeur. En un mot, le modèle colonial belge d'Histoire du Rwanda est l'ensemble des idées colonialistes belges soutenant la colonisation du Rwanda par la Belgique, refusant de la condamner et d'en dénoncer les méfaits. Ces brigands coloniaux belges ont même le culot de raconter que la colonisation belge était une mission civilisatrice auprès des tribus

sauvages d'Afrique centrale et de demander au peuple rwandais de féliciter le colonisateur belge d'avoir bien voulu venir le coloniser. C'est une escroquerie intellectuelle tout-à-fait renversante.

Jusques à quand ces brigands coloniaux belges abuseront-ils de la patience du peuple rwandais ? Cela fait exactement un siècle que ce monstre hideux a envahi notre pays, tuant, violant, pillant, raflant n'importe quoi et n'importe comment. Le colonisateur belge est un être extrêmement égoïste et extrêmement borné. Il ne se met jamais à la place des autres. Lui seul a droit à la vie. Lui seul existe. Les crimes coloniaux belges au Rwanda, au Burundi et au Congo belge sautent aux yeux et parlent d'eux-mêmes. Ici, on ne cherche pas des coupables. On ne condamne personne. Seuls nous intéressent les phénomènes coloniaux collectifs. On fait des examens de laboratoire destinés à traiter une société malade, désarticulée, déstructurée, dominée et traumatisée. On analyse donc chaque élément pertinent survenu dans sa vie.

Bref, malgré tout cela, la machine de propagande néo-colonialiste belge continue de fonctionner allégrement.

Après le recouvrement de l'indépendance, le colonisateur belge change de façade. Cette fois-ci, on a affaire au néo-colonialisme belge. Il change également de discours. Ce n'est plus un discours colonial. C'est un discours néo-colonialiste. Le nouveau discours prétend que la colonisation belge du Rwanda était une action coloniale visant à faire du bien aux Noirs africains dans l'intérêt social du Rwanda, du Burundi et du Congo qu'épousait parfaitement la Belgique. La colonisation belge est présentée comme une œuvre de bienfaisance. La Belgique n'y avait pas d'intérêts. Au contraire, elle a dépensé sans compter pour promouvoir le développement économique, social et culturel de ces peuples qui accusaient d'un énorme retard sur tous les plans. Le néo-colonialiste belge se dit très déçu par des chercheurs rwandais marqués par l'ignorance et l'incompréhension. Ce sont des sots qui n'y ont rien compris. Voilà le genre de discours qui est couramment tenu par tous les brigands coloniaux belges qui ont fait mener la vie dure aux peuples rwandais, burundais et congolais. C'est un discours minable.

Jusqu'ici, seul le vice-gouverneur général Jean-Paul Harroy, le résident Guy Logiest et le général Jassens s'étaient manifestement sentis obligés d'expliquer l'abominable colonisation belge du Rwanda, du Burundi, du Congo et son monstrueux carnage. Tous les autres bandits ne voulaient plus faire parler d'eux. Les Manuels d'Histoire du Rwanda de Bonaventure Mureme Kubwimana parus en 2010 et en 2012, surtout le Manuel d'Histoire du Rwanda à l'époque coloniale et le Manuel d'Histoire politique et sociale du Rwanda contemporain les ont débusqués. Ils ne supportent pas l'éclatement de la vérité. Alors, ils ont commencé à publier et à divaguer. Ils ne s'attendaient pas à ce que l'élite nationale rwandaise puisse un jour auditer leur gâchis colonial. Ils s'imaginaient n'avoir de compte à rendre à personne. Ils pensaient qu'on peut faire tout ce qu'on veut sur Terre à gauche et à droite, voler, violer, piller, traumatiser, tuer, coloniser, écraser d'autres gens à plaisir et mourir impunément. Ils sous-estimaient le peuple rwandais. Maintenant qu'ils ont vu le meilleur souvenir du Rwanda, ils peuvent

s'en aller. Le peuple rwandais eût été éternellement frustré s'il n'y eût pas eu un « *umwihanduzacumu* » pour cracher sur eux toutes les vérités qu'ils se doivent d'avalier, ces malfaiteurs. Leurs mensonges, leur mystification, leurs convictions racistes, se devaient d'être démolis. Peu nous importe leur chagrin. Ils n'auront pas été plus chagrinés que le peuple rwandais qu'ils ont traumatisé. On ne permettra pas au colonisateur belge et au néo-colonialiste belge de s'en tirer à bon compte. C'est lui le principal responsable du chaos rwandais. Son discours néo-colonialiste est une diversion. Il doit être détruit, d'abord et avant tout. Il est vrai que le conflit rwandais est un conflit politique et social endogène, mais le fait est aussi qu'il y a plusieurs variables exogènes belges dans ce modèle rwando-rwandais.

C'est ainsi qu'en 2009, Paul Antheunissens<sup>1</sup>, en 2012 Julien Nyssens<sup>2</sup>, en 2012 Marcel Pochet<sup>3</sup>, Louis Jaspers<sup>4</sup>, ont tous tenté de présenter la colonisation belge du Rwanda tel qu'elle n'a pas été ; d'embellir l'histoire de la colonisation belge et d'enjoliver le portrait affreux du colonisateur belge. De tous, le plus mesquin, le plus intrigant, le plus retors et le plus faux est certainement Louis Jaspers. Ce dinosaurien colonial belge mal barré va jusqu'à traiter les chercheurs rwandais d'ignorants. Voici, en résumé, les balivernes qu'avance ce fanfaron colonial belge : « *L'œuvre de la Belgique et ses réalisateurs, les anciens coloniaux sont, depuis quelque temps, mis au pilori et l'objet d'attaques injustes fomentées par ignorance et incompréhension pour certains, surtout par calcul politique et pour trouver un bouc émissaire à l'insuffisance et à la gabegie qui l'ont suivie. J'ai voulu réagir, tant que cela m'est encore possible, en racontant tout simplement, sans aucun esprit de polémique, ma vie et mon travail au Rwanda d'abord, au Burundi ensuite, jusqu'à l'indépendance. Outre à mes proches, ce travail est fait à l'intention de ceux qui veulent savoir, des chercheurs, amis surtout les Africains qui m'en ont fait la demande. Les récits du livre retracent les différentes étapes de cette action d'administration territoriale dans nos territoires sous tutelle. Je souhaite ainsi porter témoignage de ce que fut notre travail et notre engagement. Complètement orienté vers le progrès et le bien-être des populations qui étaient confiées. Le tout basé sur ma documentation personnelle et journaux de brousse : ceux-ci m'ont permis de préciser les dates et lieux des événements ainsi évoqués* ». Il est sur la défensive. Cet ignare qui se présente comme un diplômé de l'université coloniale d'Antwerpen, ancien administrateur colonial de Kibungo (1952), de Kibuye (1953), de Nyanza (1956), ancien attaché colonial et diplomate de carrière, ne sait même pas écrire une introduction générale et une conclusion. C'est rigolo. Il ne sait qu'une chose : mentir et manipuler. Comment est-ce que ce type-là a pu venir coloniser le Rwanda ?

---

<sup>1</sup> Paul Antheunissens, *De la Décolonisation belge au génocide rwandais*, éditions Sources du Nil, Lille, 2009.

<sup>2</sup> Julien Nyssens, *À pied d'œuvre au Rwanda, 1948-1961*, éditions Sources du Nil, Lille, 2012.

<sup>3</sup> Marcel Pochet, *Rétrospective, le Problème rwandais 1952-1962*. Éditions Sources du Nil, Lille, 2013

<sup>4</sup> Louis Jaspers, *Rwanda : Ma vie d'administrateur colonial de territoire*, éditions scribe, Bruxelles, 2013.

C'était donc ça les administrateurs coloniaux belges de territoire qui se gonflaient tant et dominaient notre peuple par la terreur et par la violence ! C'est donc cette bande de voleurs et d'assassins que ne cessaient de maudire nos parents et nos grands-parents ! C'était donc ça, être administrateur colonial belge en Afrique noire ! Hyde de Lerne ! Malheureuse vie ! Décidément, le Rwanda ne sera délivré du colonisateur belge qu'à la crevaison du tout dernier colonial belge. Même gagas, ces vieux ignares coloniaux belges rabougris continuent à répandre du venin contre le malheureux peuple rwandais et à cracher leur substance toxique dans tous les sens en vue de l'éclabousser davantage. Deux des plus décriés représentants de cette vermine sont Julien Nyssens et Louis Jaspers. On reviendra spécifiquement sur ces cas dans un ouvrage ultérieur approprié. Il est notoirement connu que les criminels se jugent toujours innocents quel que soit l'énormité de leur faute, mais ne pas comprendre, jusqu'à 85 ans, que coloniser et dominer les autres par la violence est un crime contre l'Humanité, dépasse l'entendement. Est-ce que les Belges seraient contents que les anciens administrateurs coloniaux allemands de territoires racontent leurs moments heureux en Belgique après la capitulation du Roi Léopold III ? Est-ce que les Belges approuveraient que le colonisateur allemand eût passé 46 ans en Belgique, eût exilé et torturé à mort, à Moba, le roi Léopold III, eût assassiné à Bujumbura le roi suivant, eût fait renverser et tuer à petit feu, en prison, le président suivant et eût continué allégrement son néo-colonialisme en Belgique ? Ne faites pas au prochain ce que vous ne voudriez pas vous-mêmes qu'on vous fasse.

Voilà le genre de mensonges que racontent encore au Rwanda les vieux missionnaires belges complices de la colonisation belge. S'il existe un jugement dernier des gens, il devrait aussi exister un jugement scientifique de la colonisation belge du Rwanda. Sinon, il est impossible d'élaborer un projet de société rwandaise. Or, il le faut. Les chercheurs Banyakazu ne veulent pas d'un jugement scientifique de la colonisation belge. Or, le colonialiste belge lui-même claironne haut et fort qu'il a accompli une œuvre formidable au Rwanda et que cette œuvre ne doit en aucun cas être minimisée. Les bons comptes font de bons amis. Si la Belgique a accompli une œuvre remarquable au Rwanda, alors le peuple rwandais se doit absolument de l'en remercier très vivement et de bâtir là-dessus. Si le colonisateur belge s'est rempli les poches et a détruit la société rwandaise, la culture rwandaise et la personnalité du peuple rwandais, alors le peuple rwandais se doit de le maudire et de condamner scientifiquement la colonisation belge du Rwanda. Il faut lever cette indétermination. Il est donc impossible d'élaborer un projet sociétal rwandais sans analyser cette prétendue œuvre de la Belgique au Rwanda. Nous sommes des contemporains du colonialiste belge. Les générations futures rwandaises sont entrain de nous questionner. On se doit de laisser des réponses appropriées à tant de questions. Est-ce oui ou non il existe au Rwanda une œuvre remarquable de la Belgique ? Si oui, peut-on bâtir là-dessus une société rwandaise forte ? Si non, y a-t-il une relation de cause à effet entre cette prétendue œuvre de la Belgique d'une part et d'autre part le chaos et le mal-développement rwandais contemporain ?

## **D. La théorie coloniale belge du développement jusqu'en 1950**

Depuis l'invasion coloniale belge du Rwanda en 1915, le colonisateur belge avait une approche fonctionnaliste. Son attention était accaparée uniquement par des questions qui avaient trait à l'organisation et au fonctionnement du pouvoir colonial belge, en Afrique belge. L'objectif de l'entreprise coloniale belge, c'était la maximisation du profit. La Belgique est venue en Afrique pour s'enrichir, mais non pour enrichir les Africains. Voilà la consigne générale de travail qui était donnée, autant aux coloniaux belges qu'aux missionnaires blancs. Avant la deuxième guerre mondiale, il n'y avait aucun intérêt de la part du colonisateur belge pour les problèmes de l'Afrique belge. Les sociétés noires africaines n'intéressaient que les anthropologues qui, eux aussi, étaient exclusivement au service de la mère patrie. Tous les chercheurs coloniaux belges ont une approche assez statique des sociétés noires africaines. Le colonisateur belge n'est pas venu pour changer les sociétés africaines, mais plutôt pour piller autant que faire se peut. Par contre, il appartient au missionnaire blanc de calmer le jeu et d'apprendre au Noir africain la bonne nouvelle de Jésus-Christ. « *Heureux les pauvres, car ils verront le Seigneur. Si on vous frappe sur une joue, tendez l'autre* ». Les missionnaires blancs avaient pour mission d'abrutir le plus possible les Noirs Africains et d'anesthésier les sociétés africaines. Personne n'a en tête la perspective de développement qui, en fait, comporte des changements. Les méthodes coloniales belges éloignaient le colonisateur belge des problèmes du Développement. Il en parle très peu. Il ne se pose pas la question de comparaison entre les niveaux de vie entre le Nord et le Sud.

Bref, avant 1950, on constate l'absence d'intérêt de la part du colonisateur belge pour les problèmes de sous-développement ou de développement en Afrique belge. Or, les réalités existaient. Ce manque d'intérêt était le reflet du manque d'intérêt politique que le régime colonial belge attachait à la recherche dans ce domaine. La question n'était pas formulée dans ces termes-là (niveaux de pauvreté, causes, etc.). Non ! Le régime colonial belge ne s'en souciait nullement, de peur d'éveiller la conscience et de susciter des problèmes politiques. L'unique théorie coloniale belge du Développement était de développer la Belgique et de lui doter de moyens. Un point, c'est tout.

À cette époque-là, tous les colonisateurs étaient d'ailleurs tous pareils et tous identiques. La Belgique ne faisait pas exception. Au contraire, la Belgique a été le pire colonisateur européen qui puisse exister. C'était le colonisateur européen le plus faible et le plus voyou. Des preuves accablantes existent. Beaucoup d'entre elles ont été données au Manuel d'Histoire du Rwanda à l'époque coloniale suivant le modèle Mgr Alexis Kagame (Mureme, 2010). Le sous-développement est, disait-on, le résultat de conditions naturelles immuables, tel que le climat. C'est le déterminisme géographique. Des travaux ont été faits par des géographes qui tendaient à prouver la force de ce déterminisme géographique. Huntington a écrit, -dans « *Civilisation et climat* »-, ceci : « *Aujourd'hui, on constate qu'il y a un climat tempéré, là où il y a un haut degré de civilisation* ». Donc, un certain climat apparaît comme condition nécessaire. Pendant un certain nombre d'années, des recherches ont eu lieu pour le démontrer. Toute une étude a d'abord été réalisée aux USA et a abouti à une conclusion de différences, effectivement. Pour l'activité humaine, le meilleur climat est situé entre 3° et 10° C, ce qui couvre l'Angleterre, la Côte pacifique, le Nord de



USA, le Canada, l'Europe occidentale, le Chili, etc. Et on a construit une carte du monde avec des zones favorables. Ensuite, on fit une enquête auprès d'une centaine de savants dans le monde entier avec comme question : « *Quelles sont les aires des grandes civilisations ?* ». Ce qui est très intéressant, c'est que l'échantillon était biaisé. La moitié des savants interrogés étaient dans les pays cités, sauf deux ou trois chinois. Pas un de l'Amérique du Sud, pas un d'Afrique. Il dépouille et fait une carte de hautes civilisations et la juxtapose avec une carte des climats. Il y a un endroit où ça ne joue pas, c'est l'Inde et l'Indochine (climat défavorable, mais haute civilisation). Explication : cela a été dû à une longue présence européenne dans ces régions. Aujourd'hui, ça nous fait rire. Elles sont ridicules, les lunettes qu'il chausse d'emblée. Dans la réalité sociale, on peut toujours trouver ce que l'on cherche. On peut démontrer n'importe quoi. Il faut donc faire attention. Ce qui est important, c'est que l'à priori soit bien explicité de façon que la personne qui va utiliser les résultats puisse savoir quelle est la valeur de la recherche et le statut. Il faut donc toujours préciser sa problématique et son modèle.

Huntington est caricatural. Voilà à quoi on peut aboutir avec un point de vue raciste. Mais c'est quelqu'un qui a rencontré beaucoup de succès un moment donné, parce que c'était ça la légitimation de l'entreprise coloniale. Il y a des mentalités incapables de progrès, des sociétés qui n'étaient pas à même d'utiliser les ressources naturelles de leur pays, d'où la responsabilité des civilisations avancées d'aller les aider à les mettre en valeur pour permettre le progrès. Dans les discours des régimes coloniaux pour convaincre les parlements, on va trouver la gamme de toutes ces explications. Voir « Girardien, Pour la politique coloniale française, argument économique, rivalité entre colonisateurs, argument d'ordre humanitaire ».

- *Ça va nous rapporter de l'argent*
- *Les races supérieures ont à la fois des droits et des devoirs envers les races inférieures.*

Bref, l'action coloniale est définie comme une aide d'émancipation contre la barbarie, l'ignorance, la superstition, la peur, l'incompréhension, etc<sup>5</sup>. Mais avec une vision très pessimiste des possibilités de changement dans les sociétés non européennes. Au Rwanda et au Burundi, c'est l'habitat dispersé qu'on prétexte.

## **E. Les théories du Développement de l'entre-guerre en général**

Après la deuxième guerre mondiale, c'est l'explosion des publications sur le développement du Tiers Monde. Toute une série d'institutions de formation, de recherche spécialisée sur ce problème voient le jour. Des institutions internationales et des revues y sont axées. Ce qui implique une production intellectuelle incroyable et le fait que ça devient la préoccupation principale des systèmes de l'organisation internationale. Le tableau, la scène, a complètement changé de façon brutale.

---

<sup>5</sup> Aujourd'hui, on retrouve exactement le même point de vue raciste dans tous les ouvrages d'anciens coloniaux belges Jan Vansina, Marcel D'Hertefeldt, Louis Jaspers, Julien Nyssens, Marcel Pochet, etc. Un colonial belge ne change pas.

## **1. Pourquoi de nouvelles théories ?**

D'après Myrdal, la décolonisation et l'émergence politique du Tiers Monde qui s'exprime maintenant sur la scène internationale effrayent les colonisateurs européens. En Asie, ce sont les indépendances après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Tout ce mouvement se déclenche après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Des pays nouvellement indépendants arrivent et s'expriment. Ça continue avec l'Afrique dans les années 1950-1960. Le plus faible et le plus voyou de tous les colonisateurs européens, en l'occurrence la Belgique, est hué partout. La décolonisation du Congo se fait en catastrophe. Tout le monde crache à la face de la Belgique. Tous les bandits coloniaux belges qui se prenaient pour des demi-dieux en Afrique noire sont tout désemparés. Il arrive, dans tous les pays colonisés, une élite qui partage la volonté de progrès. Tous les leaders nationaux ont un projet commun : la modernisation de leur société tendant à l'amélioration des niveaux de vie pour tout le monde, tendant également à une réduction de la dépendance vis-à-vis du colonisateur. Au même moment, il y a la compétition politique entre l'Est et l'Ouest et la guerre froide. Le sort des pays du Tiers Monde commence à intéresser les grandes puissances. Ne fut-ce que pour savoir où ces pays se trouvent ; où ils vont se trouver, dans quel camp ? Ces pays deviennent un enjeu de la guerre froide. Dans la lutte idéologique entre l'Est et l'Ouest, on se réfère aussi à la responsabilité de l'Europe dans le sous-développement économique des pays du Sud. C'est l'Europe qui est à l'origine de tous le chaos planétaire. On présente le développement de l'URSS comme un modèle. Le colonisateur a peur, surtout le colonisateur belge qui est le plus faible et le plus voyou de tous.

Lorsque les leaders des pays nouvellement indépendants parlent de Développement, ce qu'ils ont de commun, c'est l'industrialisation en tant que moyen de développement pour accélérer la croissance économique plus rapide, parce que c'est l'industrialisation qui va permettre de modifier les relations entre eux et les anciens colons. L'URSS présente un modèle assez séduisant pour certains pays. Cette rivalité Est-Ouest crée une espèce de tension qui va aiguïser l'intérêt pour les problèmes de développement dans les pays développés. Voilà la vérité. Voilà ce qu'ignorent les ignares anciens coloniaux belges complètement ratatinés. Cette modification des rapports de force va entraîner une nouvelle théorie. Les pays de l'Est attribuent la responsabilité aux colonisateurs. Dès lors, les pays de l'Ouest abandonnent le plus rapidement possible la théorie coloniale, leurs anciennes visions et proposent une nouvelle théorie du Développement présentant un trait commun optimiste. Ce sont des théories optimistes.

## **2. Traits communs des théories de l'après-guerre**

Les théories de l'après-guerre prennent de façon optimiste le contre-pied de la théorie coloniale. L'amélioration des conditions de vie des pays du Tiers Monde est quelque chose de possible, grâce à une croissance économique accélérée et ceci est possible, grâce à l'investissement. Cette théorie est fondée par les économistes occidentaux, dont Harrold et Domar (anglais et américain) qui ont un modèle de croissance économique. D'après cette théorie, la fonction de l'investissement, c'est le coefficient de capital. Si on augmente la quantité d'investissement, on va accélérer la croissance

économique. Néanmoins, les pays du Tiers Monde ont une faible capacité d'épargne et la croissance démographique assez élevée implique un cercle vicieux de la pauvreté. Les pays pauvres sont pauvres parce qu'ils sont pauvres. Le développement économique passe par une croissance accélérée.

Cet optimisme arrange tout le monde pour six raisons :

- On parle encore de réduire les écarts entre pays riches et pays pauvres. On s'imagine que le fossé sera comblé.
- On s'imagine que ça pourra se faire dans deux générations
- Dans les années 1950, des économistes ont pu calculer le montant nécessaire à transférer du Nord au Sud.
- Pour l'Occident, dans la lutte idéologique, ça permet d'opposer à l'URSS une autre vision
- Ça permet de dire à la classe politique, dans les pays occidentaux, que ça va finir par convaincre les parlements ; que les fonds vont rapidement porter des fruits.
- Ce sont des discours qui arrangent aussi les élites nationales au pouvoir. Le développement économique pourra s'opérer sans qu'on puisse abandonner ses privilèges. Les problèmes de pauvreté vont s'arranger par la croissance sans redistribution.

En bref, les théories de l'après-guerre présentent plusieurs inconvénients. Cet optimisme néglige les facteurs économiques. On suppose que les institutions sont adaptées ou adaptables. On oublie complètement aussi la question des conditions climatiques, géophysiques. Or, c'était au premier dans la théorie coloniale. On en fait fi. Sans suivre la théorie de Huntington, on peut se dire que toutes ces régions du monde ne sont pas sans obstacles géophysiques, climatiques (érosion, etc.). On passe d'une vision à une autre, d'un extrême à l'autre. Ce renversement de perspectives aboutit à des théories optimistes. Ces nouvelles théories nées après guerre étaient, en fait, une transposition des théories qui avaient prévalu au développement des pays développés, mais dans des circonstances historiques assez précises (Plan Marshall).

### **3. Les grandes théories du Développement de l'après-guerre**

Le lecteur plus intéressé pourrait trouver les grandes théories du Développement de l'après-guerre dans l'ouvrage de Patrick Guillaumont<sup>6</sup>. En bref, ces théories étudient le rôle du capital dans les fonctions de production appliquées aux économies en développement. Chaque chercheur propose son propre modèle. Depuis la seconde guerre mondiale, le capital a eu, dans la théorie de la croissance, un rôle variable et controversé. L'origine des variations et controverses se situe essentiellement dans la nature des fonctions de production où il était introduit. La question principale est celle de savoir si le capital est, dans la fonction de production, un facteur complémentaire ou substituable au travail. On sait que deux conceptions se sont, à ce sujet, opposées, à

---

<sup>6</sup> *Guillaumont Patrick, Économie du Développement, Presses universitaires de France, Paris, 1985, Tome 1, 2, 3.*

savoir : la conception qualifiée de postkeynésienne représentée par la fonction de Harrod et Domar à facteurs complémentaires et la conception dite néo-classique, illustrée par la fonction de type Cobb-Douglas à facteurs substituables. À ces théories, se greffa une autre théorie dite la théorie de Walter Rostow. Walter Rostow a publié, aux éditions du Seuil, les étapes de la croissance économique. En 1956, il avait déjà publié un article où il avait présenté sa pensée « le décollage dans la croissance auto entretenue ». Ce décollage va rencontrer un grand succès. À son avis, toutes les sociétés humaines passent par un certain nombre de phases, à savoir : la phase humaine statique, la phase critique du décollage, la phase de maturité ou de vitesse de croisière et la phase d'âge de l'abondance, de Bien-être généralisé, d'abondance de biens de consommation dans toute la société. C'est le rêve américain, la société d'abondance. Il avance que toutes les sociétés, finalement, arriveront à cette phase. C'est le déterminisme économique.

#### **4. Analyse des théories du Développement de l'après-guerre en général**

Toutes ces théories du Développement de l'après-guerre ne constituent qu'une et seule histoire vue d'en haut. Quand le colonisateur prétend être préoccupé par le développement des pays colonisés, il y a un mensonge quelque part. Ce sont des jongleries mathématiques inutiles. C'est une gigantesque mystification. La vérité est que l'Europe ne veut pas perdre pied dans les anciennes colonies. Tous les prétextes sont bons pour rester. Hués, les pays colonisateurs essaient de sauver la face. Tant de subterfuges ne trompent personne. S'il n'y eût pas eu des condamnations internationales essentiellement en provenance de l'URSS, il n'y eût pas eu tant de tapages macroéconomiques. En vérité, il ne peut pas y avoir de développement économique dans la colonisation, dans le néo-colonialisme et dans l'auto-colonisation. La meilleure façon d'aider les gens à se développer c'est de leur laisser la liberté.

#### **F. Le plan décennal ou les réformes belges provoquées par l'O.N.U. au Ruanda-Urundi**

Ce point a pour but d'étudier le plan décennal belge de développement économique et social ainsi que le décret du 14 juillet 1952 qui en a résulté.

##### **1 – Le plan décennal belge de développement économique et social du Ruanda-Urundi**

Par suite des pressions onusiennes croissantes, la Belgique résolut de mettre sur pied un plan décennal pour le développement économique et social du Ruanda-Urundi. Ce plan fut donc la conséquence de l'instauration du régime de tutelle. Ce « plan » écrit A. Dequae, ministre belge des colonies, en le préfaçant, est l'expression formelle et précise de l'engagement d'assurer la primauté des intérêts des autochtones et de promouvoir le progrès de ceux-ci. Au fait, c'est à cause des nations unies que ce plan se devait de dépasser les seuls domaines économique et social, en réalisant simultanément des réformes économiques, sociales et politiques. Le motif déterminant, conséquence de l'attitude des nations unies à l'égard des puissances coloniales, est que

l'organisation des nations unies place au premier rang de ses préoccupations le progrès politique du territoire. C'est naturel, ajoute l'introduction du plan, puisque la raison d'être de la tutelle est de conduire les populations à la capacité de s'administrer elles-mêmes. Toutefois, avant d'accéder à l'autonomie, il faut qu'elles édifient, sur des bases solides et définitives, leur économie. Il faut qu'elles adaptent leur structure sociale aux principes démocratiques. Il faut qu'en s'instruisant et en s'éduquant, elles acquièrent une formation politique suffisante.

En réalité, la Belgique ne voulait pas quitter le Congo belge, le Rwanda et le Burundi. La politique en question n'était qu'un facteur de temporisation jugée nécessaire compte tenu de l'acharnement des anticolonialistes de l'O.N.U. Voici pour preuve, les propos de l'ancien ministre belge des colonies P. Wigny : « *Voulons-nous rester réellement au Congo ? Je ne dis pas pour 50 ou 100 ans. Je demande pour toujours. Puisque l'on veut fonder une société permanente, comment va-t-on organiser les rapports entre les deux groupes ? ..... Quelle sera la forme de cette future collectivité belge ? ..... Quant à savoir la forme que prendra au cours de l'évolution cette société politique – union, Commonwealth, confédération – le problème est encore tellement lointain qu'il ne présente aucun intérêt actuel* ». Toutefois, la Belgique pouvait se permettre pareille temporisation compte tenu du statut du Congo belge qui le mettait juridiquement à l'abri d'un contrôle international et des pressions directes tels qu'ils étaient exercés dans les territoires sous tutelle. Mais dans le cadre du Ruanda-Urundi, cette temporisation que l'on pouvait deviner sous les aspects économiques et sociaux mis en évidence par le plan était inadmissible pour ceux qui visaient, de l'O.N.U., à mettre fin le plus rapidement possible au régime colonial et à l'exploitation du Congo, du Rwanda et du Burundi par la Belgique. C'était vraiment de l'exploitation. Il faut oser le dire. Les auteurs du plan décennal ont donc largement tenu compte de l'état d'esprit qui régnait chez les anticolonialistes pour annoncer une réforme politique qui, intégrée dans l'ensemble du plan décennal, répondrait aux vœux du conseil de tutelle. Cette réforme sera concrétisée timidement dans le décret du 14.07. 1952.

## **2– Le défaut capital du plan décennal belge**

Le nouveau gouvernement du Ruanda-Urundi mit en œuvre l'étude d'un projet d'un plan décennal destiné à intensifier le progrès économique et social du Ruanda-Urundi. Pour réaliser le plan décennal, le gouvernement belge prêtait 400 millions de francs dix années de suite à investir au Rwanda et au Burundi conjointement. Ce prêt était remboursé par le contribuable rwandais et burundais avec intérêts à la Belgique. Ce n'était évidemment pas un don. Un colonisateur n'arrive jamais pour distribuer des cadeaux. Il ne faut pas rêver. C'est ainsi que toutes les réalisations ont été effectuées : églises, écoles, hôpitaux, dispensaires, ponts, infrastructures, etc. Il est surtout à faire remarquer qu'il ne s'agissait pas de prêts. Le colonisateur belge ne se comportait pas comme une banque. C'était un budget à la disposition des coloniaux. Il s'agissait des livraisons coloniales à crédit. Les fournisseurs coloniaux belges livraient à crédit et étaient réglés après livraisons plus des intérêts avec l'argent du contribuable africain. Or, les mêmes livraisons étaient gérées et consommées par l'administration locale

belge. Les indigènes étaient totalement tenus à l'écart. Ils n'en savaient rien. C'est ça que le colonisateur belge appelle prêter de l'argent aux gens. Il était gestionnaire, financier, comptable et caissier. Les Rwandais ne savaient pas ce qui se passait chez eux.

Cependant, comme le projet de plan décennal resserrait de nombreux points faibles dus à la méconnaissance des réalités sur terrain, Alexis Kagame Se-Mateka prit l'initiative de rédiger à l'intention du gouvernement belge une étude intitulée « Le code des institutions politiques du Rwanda précolonial », justement pour que si on le veuille bien, on pût au moins soupçonner les anomalies qui s'étaient perpétuées, faute d'avoir attiré l'attention des autorités compétentes. Mis au courant de l'existence du manuscrit, le gouverneur Pétillon voulut en prendre connaissance. Il le confia au chef du service chargé de la politique. Le fonctionnaire le rendit au gouverneur en lui donnant la conclusion suivante : « *l'auteur est un ignorant des réalités de l'ancien Rwanda, auquel il prête des institutions de son invention* ». Le gouverneur ne resta pas longtemps perplexe. Il décida d'organiser une enquête sur tout le territoire rwandais pour se faire une idée exacte sur l'objet du litige. M.J.J. Maquet, alors chef du centre de l'I.R.S.A.C., fut chargé de lire le manuscrit et d'en tirer un certain nombre de questions sur lesquelles porterait l'enquête projetée. Maquet dressa une liste de 100 questions, portant sur les points essentiels du manuscrit. Le Mwami fit dresser une liste de vieux qui avaient vécu pleinement l'ancien régime. L'enquêteur devait les rencontrer successivement aux endroits où un rendez-vous leur avait été fixé. Tout le pays fut consulté. Cette enquête donna la matière du livre « Le système des relations sociales dans le Rwanda ancien ». En réalité, ce livre ne fait que répéter le code des institutions politiques du Rwanda ancien d'Alexis Kagame Se-Mateka. Le contenu du manuscrit d'Alexis Kagame Se-Mateka fut donc confirmé sur toute la ligne. Il était donc prouvé qu'Alexis Kagame Se-Mateka avait raison et que les matériaux du plan décennal péchaient par maintes brèches sur des points très importants.

À vrai dire, l'unique résultat positif de l'enquête statistique de J.J. Maquet fut de confirmer que l'abbé Alexis Kagame Se-Mateka avait raison. Bien que le questionnaire de l'enquête fut élaboré sur base du manuscrit d'Alexis Kagame Se-Mateka, l'enquête statistique de J.J. Maquet a raté et l'ouvrage qui en a résulté, intitulé « le système des relations sociales dans le Rwanda ancien » s'est révélé être très mauvais. De fait, l'échec du plan décennal belge et toute la crise survenue au Rwanda sont imputables à l'institut pour la recherche scientifique en Afrique centrale (IRSAC) en général et en particulier à son directeur J.J. Maquet à cause des informations de très mauvaise qualité qu'ils ont fournies au gouverneur belge M. Pétillon. A l'avis général des historiens rwandais, celui-ci était un homme très compétent, mais malheureusement entouré ou suivi ultérieurement par des coloniaux très incompetents comme J.J. Maquet, Marcel D'Hertefeldt, Jan Vansina et André Coupez. Il avait l'estime de tous. Même après le recouvrement de l'indépendance, voici ce qu'Alexis Kagame Se-Mateka disait de lui : « *Encore une fois, aucun témoin ne put enregistrer les explications ultérieures entre le gouverneur et ses chefs de services. En tous les cas, ceux qui avaient assisté aux réactions successives de M. Pétillon étaient émerveillés. Homme puissant d'intelligence, mais de très petite taille, il se montrait un*

*géant sur le plan humain. Son activité durant tout ce temps de préparation (du plan décennal) était telle, du reste, qu'il donna lieu à un verbe nouveau : pétillonner (= disparaître dans la brousse sans laisser d'adresse et, manches retroussées, débaucher à l'improviste là où on l'attendait le moins) ». Mais hélas, un arbre ne fait pas la forêt. La Belgique a échoué au Rwanda, surtout à cause de ses chercheurs coloniaux, à savoir : J.J. Maquet, Marcel D'Hertefeldt, Jan Vansina et André Coupez. Il est très regrettable qu'aujourd'hui le néo-colonialisme belge prenne ces anciens coloniaux belges forcenés pour des savants et ose même demander au Rwanda d'insérer leurs idées biscornues dans l'enseignement de l'Histoire du Rwanda. Or, ce sont ces individus-là qui sont justement à la base de la crise rwandaise. La cause des problèmes devient le remède aux problèmes !*

Tout bien considéré, l'enquête statistique de J.J. Maquet a échoué pour plusieurs raisons notamment parce qu'elle véhiculait des erreurs monumentales de collecte de l'information à savoir : un mauvais questionnaire statistique, un manque de commodité pour les personnes enquêtées et une méfiance nationale à l'égard du directeur de l'I.R.S.A.C., en l'occurrence J.J. Maquet. C'était à l'époque de la tension vive entre le Mwami Mutara III Rudahigwa et l'I.R.S.A.C. de J.J. Maquet. Le Mwami n'avait aucune raison de collaborer franchement. Le Mwami a d'abord briefé les enquêtés : *« Dîtes ceci. Ne dites pas cela. Ne bavardez pas. Montrez-vous intelligents. L'objectif de l'enquête statistique de ces Belges-là n'est rien d'autre que de nous enfoncer. Attention, attention, etc. »*. En somme, une enquête statistique menée dans de telles conditions ne vaut rien. En un mot, Mgr Alexis Kagame Se-Mateka était un savant rwandais au Rwanda alors que J.J. Maquet ne pourrait même pas être reconnu comme chercheur en Sciences sociales ni au Rwanda ni en Belgique. Il suffit de regarder ses publications.

Le fait est qu'Alexis Kagame Se-Mateka a déploré le défaut capital du plan consistant en ce que les populations bénéficiaires du secteur autochtone n'avaient pas été activement associées à la réalisation du plan. Certes le gouverneur Pétillon s'est dépensé pour expliquer le plan aux dirigeants autochtones et autres élites convoqués à cet effet en plusieurs points du pays. Mais de la part de ses inférieurs, aucune forme de communication appropriée ne fut entreprise en vue d'inviter telles catégories d'activités à tendre progressivement à tel niveau de production d'une année à l'autre. On peut assurer que l'immense majorité des populations ne sut même jamais qu'il y avait eu un plan décennal. De cette manière, il s'agissait d'une affaire entre techniciens européens s'efforçant très malhonnêtement, sur pressions onusiennes et sous les huées internationales, de hisser le Rwanda et le Burundi à un certain niveau économique et social, tandis que la masse y collaborait à son insu.

### **3 – Le décret du 14 juillet 1952**

Sur base du plan décennal ci-haut cité, vit le jour le décret du 14 juillet 1952, destiné en principe à figurer le couronnement des réformes antérieures. D'après Alexis Kagame Se-Mateka, témoin oculaire, ce décret n'offrit cependant pas au Rwanda les améliorations qu'on en attendait. Il légalisa plutôt la dictature contre laquelle

s'insurgeait l'opinion publique. Déjà au cours de son élaboration, des voix s'élevèrent pour signaler aux autorités les conséquences graves qu'entraîneraient certaines stipulations du document en préparation, mais rien n'y fut modifié. Dès son entrée en vigueur, après le 4 juillet 1952, les responsables rwandais réclamèrent en vain certaines modifications. Ce décret créait des conseils, dont les membres étaient en apparence élus : un conseil de sous-chefferie, un conseil de chefferie, un conseil de territoire et un conseil supérieur du pays. Les conseils fonctionnaient comme suit :

- A l'échelon sous-chefferie, étaient électeurs les notables dont la liste serait dressée par le sous-chef et approuvée par l'administrateur de territoire. On voit immédiatement que ces « notables » seront en principe les hommes du sous-chef et en majorité des Tutsi. Aucun opposant au sous-chef ne figurera en conséquence sur la fameuse liste. Ces électeurs devaient choisir le conseil de sous-chefferie, un conseiller par tranche de 500 habitants et le président était d'office le sous-chef.
- Une fois constitué, le conseil de sous-chefferie devait désigner parmi ses membres des délégués qui iraient désigner le conseil de chefferie. Tous les sous-chefs étaient membres de ce dernier en face d'un nombre égal d'élus privés, et le président était le chef de la chefferie.
- Le conseil de chefferie déléguait à son tour parmi ses membres un nombre égal de sous-chefs et de conseillers privés, qui allaient élire le conseil de territoire. A cet échelon, les chefs de chefferie sont d'office membres (en tant que présidents à l'échelon chefferie) et c'était parmi eux que le conseil constitué devait élire son président.
- Le conseil supérieur du pays se composait de membres élus parmi les différents conseils de territoires, de 6 chefs élus par leurs pairs et de cooptés représentant certaines catégories d'extra-coutumiers. En étaient membres d'office les présidents des conseils de territoire (les chefs y jouissaient donc d'une majorité absolue) et le Mwami en personne en assumait la présidence.

Compte tenu de ce qui précède, Alexis Kagame Se-Mateka fait remarquer à juste titre qu'il serait surprenant qu'une administration organise tout à sa discrétion, favorise même symboliquement la démocratie dont le spectre aurait l'air de contrebalancer la toute-puissance de l'autorité gouvernementale. L'agencement de ces échelons favorise, en effet, l'administration mandataire sous un paravent d'élections sur lesquelles jonglera le rapport à présenter à l'O.N.U. En fait, il n'y a, dans ce système, qu'un seul et unique électeur, le sous-chef. Celui-ci, en plus de ce privilège qui lui est octroyé, dispose d'une arme efficace extra-électorale : il accuse, juge et punit. Il n'y a donc aucun danger que l'un ou l'autre « des notables » élus en arrive à penser autrement que son unique électeur de base. Et tous ces droits concentrés entre les mains du sous-chef tutsi le sont au superlatif à l'échelon du chef tutsi de chefferie. Quant à la présidence du conseil supérieur du pays, le Mwami devait gravement gêner les discussions par sa simple présence. Il était impossible que son opinion fût entièrement voilée. Et même si cela avait été possible en séance, ce ne le fût pas en tractations de coulisses. En siégeant d'autre part à ce stade de bagarres, il perdait son rôle d'arbitre.

#### **4. Conclusion**



Le plan décennal belge de développement économique et social du Ruanda-Urundi a été un échec cuisant. La mise en exécution du plan décennal et du décret du 14 juillet 1952 va envenimer les relations entre la noblesse tutsie et les sous-populations hutu, twa et tutsi défavorisés d'une part et d'autre part entre la noblesse tutsi et l'administration locale belge. Le colonisateur belge était très malhonnête, très cynique, très sadique et très incompetent. C'était un monstre hideux. Il ne poursuivait que ses propres desseins. Il était insensible aux sentiments collectifs du peuple rwandais. Il a détraqué le moteur de la société globale rwandaise. Il trompait tout le monde. De là va donc résulter l'augmentation des pressions onusiennes en vue des résultats sociopolitiques tangibles. Ce que voyant, le colonisateur belge changea de gouverneur et nomma, en remplacement de Pétilion, un nouveau gouverneur en la personne de Jean-Paul Harroy. Comme on l'a déjà vu au Manuel d'Histoire politique et sociale du Rwanda contemporain, la situation a empiré. On n'y revient pas. Il s'ensuivit la Révolution rwandaise de 1959 et enfin le recouvrement de l'Indépendance. Voilà en bref les brillants exploits dont se vante le colonialiste belge !

## **G. Conclusion**

Au terme de ce chapitre, il est maintenant possible de répondre aux questions de départ.

### **1. Existe-il au Rwanda une œuvre réalisée par le colonisateur belge ? Non !**

Depuis l'invasion coloniale belge du Rwanda en 1915, le colonisateur belge avait une approche fonctionnaliste. Son attention était accaparée uniquement par des questions qui avaient trait à l'organisation et au fonctionnement du pouvoir colonial belge, en Afrique belge. L'objectif de l'entreprise coloniale belge, c'était la maximisation du profit. La Belgique est venue en Afrique pour s'enrichir, mais non pour enrichir les Africains. Voilà la consigne générale de travail qui était donnée, autant aux coloniaux belges qu'aux missionnaires blancs.

Avant la deuxième guerre mondiale, il n'y avait aucun intérêt de la part du colonisateur belge pour les problèmes de l'Afrique belge. Le colonisateur belge n'est pas venu pour changer les sociétés africaines, mais plutôt pour piller autant que faire se pouvait. Par contre, il appartient au missionnaire blanc de calmer le jeu et d'apprendre au Noir africain la bonne nouvelle de Jésus-Christ. « *Heureux les pauvres, car ils verront le Seigneur. Si on vous frappe sur une joue, tendez l'autre* ». Les missionnaires blancs avaient pour mission d'abrutir le plus possible les Noirs africains et d'anesthésier les sociétés africaines. Personne n'a en tête la perspective de développement qui, en fait, comporte des changements. Les méthodes coloniales belges éloignaient le colonisateur belge des problèmes du développement. Il en parle très peu. Il ne se pose pas la question de comparaison entre les niveaux de vie entre le Nord et le Sud. Bref, avant 1950, on constate l'absence d'intérêt de la part du colonisateur belge pour les problèmes de sous-développement ou de développement en Afrique belge. Le régime colonial belge ne s'en souciait nullement, de peur d'éveiller la conscience et de susciter des problèmes politiques. L'unique théorie coloniale belge

du développement était de développer la Belgique et de lui doter de moyens. Un point, c'est tout. À cette époque-là, tous les colonisateurs étaient d'ailleurs tous pareils et tous identiques. La Belgique ne faisait pas exception. Au contraire, la Belgique a été le pire colonisateur européen qui puisse exister. C'était le colonisateur européen le plus faible et le plus voyou.

Après la deuxième guerre mondiale, la décolonisation et l'émergence politique du Tiers Monde qui s'exprime maintenant sur la scène internationale effrayent les colonisateurs européens. En Asie, ce sont les indépendances après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Tout ce mouvement se déclenche après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Des pays nouvellement indépendants arrivent et s'expriment. Ça continue avec l'Afrique dans les années 1950-1960. Le plus faible et le plus voyou de tous les colonisateurs européens, en l'occurrence la Belgique, est hué partout. La décolonisation du Congo se fait en catastrophe. Tout le monde crache à la face de la Belgique. Tous les bandits coloniaux belges qui se prenaient pour des demi-dieux en Afrique noire sont tout désemparés. Il arrive, dans tous les pays colonisés, une élite qui partage la volonté de progrès. Tous les leaders nationaux ont un projet commun : la modernisation de leur société tendant à l'amélioration des niveaux de vie pour tout le monde, tendant également à une réduction de la dépendance vis-à-vis du colonisateur. Au même moment, il y a la compétition politique entre l'Est et l'Ouest et la guerre froide. Le sort des pays du Tiers Monde commence à intéresser les grandes puissances. Ne fut-ce que pour savoir où ces pays se trouvent, où ils vont se trouver, dans quel camp ? Ces pays deviennent un enjeu de la guerre froide. Dans la lutte idéologique entre l'Est et l'Ouest, on se réfère aussi à la responsabilité de l'Europe dans le sous-développement économique des pays du Sud. C'est l'Europe qui est à l'origine de tout le chaos planétaire. On présente le développement de l'URSS comme un modèle. Le colonisateur a peur, surtout le colonisateur belge qui est le plus faible et le plus voyou de tous.

Cette modification des rapports de force va entraîner une nouvelle théorie. Les pays de l'Est attribuent la responsabilité aux colonisateurs. Dès lors, les pays de l'Ouest abandonnent le plus rapidement possible la théorie coloniale, leurs anciennes visions et proposent une nouvelle théorie du Développement présentant un trait commun optimiste. Ce sont des théories optimistes. Par suite des pressions onusiennes croissantes, la Belgique résolut de mettre sur pied un plan décennal pour le développement économique et social du Ruanda-Urundi. Ce plan fut donc la conséquence de l'instauration du régime de tutelle. Les auteurs du plan décennal ont donc largement tenu compte de l'état d'esprit qui régnait chez les anticolonialistes pour annoncer une réforme politique qui, intégrée dans l'ensemble du plan décennal, répondrait aux vœux du conseil de tutelle. Cette réforme sera concrétisée timidement dans le décret du 14.07.1952. Somme toute, le plan décennal belge de développement économique et social du Ruanda-Urundi a été un échec cuisant. Le colonisateur belge était très malhonnête, très cynique, très sadique et très incompetent. C'est un monstre hideux. Il ne poursuivait que ses propres desseins. Il était insensible aux sentiments collectifs du peuple rwandais. Il a détraqué le moteur de la société rwandaise. Il trompait tout le monde. De là va donc résulter l'augmentation des pressions

onusiennes en vue des résultats sociopolitiques tangibles. Ce que voyant, le colonisateur belge changea de gouverneur et nomma, en remplacement de Pétillon, un nouveau gouverneur en la personne de Jean-Paul Harroy. Comme on l'a déjà vu au Manuel d'Histoire politique et sociale du Rwanda contemporain, la situation a empiré. On n'y revient pas. Il s'ensuivit la Révolution rwandaise de 1959 et enfin le recouvrement de l'Indépendance. Voilà en bref les brillants exploits dont se vante le colonialiste belge.

## **2. Alors, pourquoi le colonialiste belge se vante-t-il des exploits qu'il n'a jamais réalisés au Rwanda ?**

D'abord on sait qu'en général le colonialiste belge a un caractère colérique aventurier. Par définition, c'est un caractère menteur, mystificateur, vantard et grand parleur. Ensuite, le colonialiste belge veut sauver la face. Il est connu que les criminels se jugent toujours innocents, quel que soit l'énormité de leurs crimes. Surtout le colonialiste belge voudrait se justifier devant les jeunes générations belges et se défendre d'avoir commis du Mal. Il a quelque chose sur la conscience. Il constate que les chercheurs rwandais du « Modèle Mgr Alexis Kagame et Mureme » tendent de plus en plus vers la vérité de sa monstruosité. Il réalise à quel point le peuple rwandais visible le haït et à quel point le peuple rwandais invisible l'attend de pied ferme dans l'au-delà. Or, la Belgique contemporaine a déjà tourné la page et ne semble lui être d'aucune utilité. Il est anéanti. Sa vie va s'anéantir dans l'oubli total. Alors il essaie de gribouiller quelque chose aux éditions Sources du Nil, ou aux éditions Scribe. Ses gribouillis sont remplis d'incohérences et de contradictions.

Sans vergogne, les vieux criminels coloniaux belges se prennent pour des réalisateurs d'une œuvre anthropophique. La colonisation est une œuvre anthropophique auprès des sauvages d'Afrique centrale. Quelle autre preuve faut-il donner ? Depuis l'invasion coloniale belge du Rwanda, le peuple rwandais n'a cessé de dire que le joug colonial belge pesait trop lourdement sur lui ; qu'il entravait et aliénait sa liberté. Pourtant, cinquante ans après les faits, voici le menteur colonial belge Louis Jaspers qui écrit ceci : « *Les récits du livre retracent les différentes étapes de cette action d'administrateur territorial dans nos territoires sous tutelle. Je souhaite ainsi porter témoignage de ce que fut notre travail et notre engagement, complètement orientés vers le progrès et le bien-être des populations qui nous étaient confiées* ». En voilà assez ! Ça, c'est de la mystification. Pour envahir le Rwanda et le coloniser, la Belgique n'a pas eu besoin de l'avis du peuple rwandais. Alors pourquoi, pour relater cette réalité, le peuple rwandais aurait-il besoin de l'avis des anciens coloniaux belges ? Leurs histoires sont des histoires vues d'en haut qui ne l'intéressent pas. Dans son ouvrage (Jaspers, 2013), Louis Jaspers raconte sa vie d'administrateur colonial belge de territoire et il a même le culot de s'en vanter et de dire qu'il a passé des années heureuses au Rwanda, de 1952 à 1956. Il a passé des années heureuses à coloniser d'autres gens, à voler, à piller et à traumatiser des nègres. Le colonial belge est un brigand pourri. Il se croit tout permis. Il ne se met jamais à la place des autres et il pense que tout lui est permis sur Terre. Ce sont des convictions racistes abominables.

Il n'est donc pas faux d'affirmer que le plus grand malheur du peuple rwandais est d'avoir été colonisé par le colonisateur belge. Il s'agit quand même de l'Histoire du Rwanda, mais non de l'Histoire de la Belgique. Et, à ce qu'on sache, c'est aux historiens rwandais qu'il appartient de l'analyser. Libre aux Belges d'évaluer pour eux-mêmes leur colonisation du Rwanda et de conclure si oui ou non les profits que visait au Rwanda la Belgique ont été maximisés. Cette problématique belge diverge exclusivement dans les intérêts ethnocentriques et coloniaux belges. Ce qui intéresse le chercheur rwandais, c'est plutôt la vie réelle vécue par le peuple rwandais sous le joug colonial belge. La vie heureuse d'administrateur colonial belge de territoire dégoûte le peuple rwandais. C'est comme si Adolf Hitler se mettait à décrire l'immensité de sa joie lors de la capitulation du roi Léopold III de Belgique et à raconter les moments heureux que ses soldats passèrent avec les femmes belges. C'est exactement la même chose. En un mot, le colonisateur allemand est aussi hideux quand il colonise la Belgique que quand le colonisateur belge colonise le peuple rwandais. Pourquoi avoir deux poids, deux mesures ? Le colonisateur belge était le pire colonisateur européen. C'est une personne fausse, bornée, égoïste, brouillonne et dévergondée. C'est un monstre hideux !

En somme, le colonisateur belge n'a jamais compris que la colonisation est un acte immoral. La littérature coloniale belge est remplie d'arguments idiots. Le succès colonial belge a rempli le colonisateur belge d'orgueil. Les livres de Louis Jaspers en sont une preuve matérielle éloquente et indiscutable. Il est évident que s'il était possible à ce chenapan de renouveler son expérience coloniale au Rwanda, il la referait. C'est consternant. Le colonial belge est un animal sauvage qui ne voit les choses que de son unique point de vue et qui n'a pas conscience de sa férocité. Ce n'est pas un homme de conscience. Il est incorrect de prendre cette créature pour un humain. Heureusement que ces vieilles bourriques ratatinées ne représentent plus la Belgique. Ils veulent semer en vain la confusion.

**Ici, il est à bien noter qu'on condamne scientifiquement la colonisation belge du Rwanda. On ne condamne pas la Belgique.**

## **H. Références bibliographiques :**

1. MUREME Kubwimana, *Bonaventure, Manuel d'Histoire du Rwanda ancien suivant le modèle Mgr Alexis Kagame, L'Harmattan, collections études africaines, Paris, 2010, ISBN = 978 - 2 - 296 - 10431 - 0 (638 pages)*
2. MUREME Kubwimana, *Bonaventure, Manuel d'Histoire du Rwanda à l'époque coloniale suivant le modèle Mgr Alexis Kagame, L'Harmattan, collections études africaines, Paris, 2010, ISBN = 978 - 2 - 296 - 10436 - 5 (594 pages)*
3. MUREME Kubwimana, *Bonaventure, Manuel d'Histoire politique et sociale du Rwanda contemporain suivant le modèle Mgr Kagame, Tome 1 : La révolution rwandaise et la première république rwandaise, L'Harmattan, collections études africaines, Paris, 2012, ISBN = 978 - 2 - 296 - 99314 - 3 (434 pages)*
4. MUREME Kubwimana, *Bonaventure, Manuel d'Histoire politique et sociale du Rwanda contemporain suivant le modèle Mgr Alexis Kagame, Tome 2 : Du coup d'état militaire du*

*05 juillet 1973 au Génocide rwandais, L'Harmattan, collections études africaines, Paris, 2012, ISBN = 978 – 2 – 296 – 99315 – 0 (438 pages)*

5. *MUREME Kubwimana, Bonaventure, Manuel de Sociologie politique rwandaise approfondie, Tome 1 : Le Rwanda, Un état-nation unitaire millénaire, L'Harmattan, Paris, 2014, ISBN = 978-2-343-02156-0 (510 pages)*
6. *MUREME Kubwimana, Bonaventure, Manuel de Sociologie politique rwandaise approfondie, Tome 2 : La spirale de la violence rwandaise, L'Harmattan, Paris, 2014, ISBN = 978-2-336-30304-8 (650 pages)*
7. *MUREME Kubwimana, Bonaventure, Manuel d'études du Développement du Rwanda : le projet centriste révolutionnaire rwandais, L'Harmattan, Paris, 2014, ISBN = 978-2-343-03206-1 (310 pages)*

**Fait à Paris, le 22 juin 2015**

**Mwalimu MUREME Kubwimana,**

Statisticien-historien-économiste et politologue rwandais,

Représentant du modèle « Mgr Alexis Kagame et Mureme »

**Pour commander ses livres :** prière de bien vous adresser à l'Harmattan <http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&sr=7>

